

Recherches sociographiques



Maurice LEMIRE et Denis SAINT-JACQUES (dirs), *La Vie littéraire au Québec IV. 1870-1894. " Je me souviens "*

Élisabeth Nardout-Lefarge

Volume 41, Number 3, 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057401ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057401ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Nardout-Lefarge, É. (2000). Review of [Maurice LEMIRE et Denis SAINT-JACQUES (dirs), *La Vie littéraire au Québec IV. 1870-1894. " Je me souviens "*]. *Recherches sociographiques*, 41(3), 582–585.
<https://doi.org/10.7202/057401ar>

précaires s'en écartent sensiblement afin de créer des « espaces alternatifs » « pour pouvoir exister selon leur entendement » (p. 86).

L'escalade périlleuse de la montagne traduit l'image de l'axe de l'expérimentation. Sur le premier versant, les jeunes précaires découvrent soudain « que la vie quotidienne est biographiquement déterminée » et cela se répercute dans la « conscience de soi ». Les promesses et possibilités du futur en sont tributaires et ce second versant de la montagne sous-entend la mise au point de plans d'action.

Si l'analyse de Grell met en lumière les itinéraires des jeunes qui gravitent dans le « monde précaire », on se voit toutefois forcé de conclure que l'explication sociologique attendue d'un tel ouvrage en est absente. Nulle part la précarité est envisagée dans l'orbite de concepts et de théories capables de rendre compte des rapports sociaux qui engendrent la précarité sous forme de « rose des vents ». La conclusion du livre a beau se recommander d'une pléiade d'auteurs (Peter SLOTERDIJK, Jean LADRIÈRE, Robert ANTELME et autres, dont évidemment André GORZ), l'« explication » sort de la bouche des auteurs des récits autobiographiques de la précarité et n'apparaît nullement comme le fait de Grell. Par conséquent, l'explication de la précarité se dissout dans des expériences individuelles dont la description fine bat en brèche les thèses d'A. GORZ et de S. SCHEHR selon lesquelles le chômage des jeunes traduit l'ouverture à un « nouveau mode de vie » et l'émergence de valeurs qui défient la fonction intégratrice du travail et la nature anthropologique qu'on lui a faussement attribuée. La misère du présent se livre sans ambages dans l'œuvre de Paul Grell tandis qu'en revanche, la richesse des possibles est loin d'être évidente...

Jacques HAMEL

Département de sociologie,
Université de Montréal.

Maurice LEMIRE et Denis SAINT-JACQUES (dirs), *La Vie littéraire au Québec IV. 1870-1894. « Je me souviens »*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1999, 669 p.

Quatrième tome de la collection *La Vie littéraire*, ce volume, auquel ont collaboré neuf chercheurs du CRELIQ (Centre de recherche en littérature québécoise), Marie-Andrée BEAUDET, Aurélien BOIVIN, Anne CARRIER, Daniel CHARTIER, Kenneth LANDRY, Hélène MARCOTTE, Clément MOISAN, Pierre RAJOTTE et Lucie ROBERT, poursuit l'entreprise, amorcée en 1991, d'une histoire du fait littéraire au Québec. Il s'agit là, comme on l'a souligné unanimement à la parution des volumes précédents, du plus vaste chantier d'histoire littéraire au Québec, et ces travaux constituent, sur le plan documentaire, à cause de la rigueur du travail de recherche et de la quantité des informations réunies, une référence indispensable dans les études sur le Québec, tant pour la littérature que pour l'histoire culturelle. De ce

point de vue, il faut saluer le savoir-faire et l'expertise de l'équipe du CRELIQ qui se manifestent aussi bien dans le patient « ratissage » bibliographique que dans la qualité de la présentation, soignée, claire, aérée par une iconographie judicieusement distribuée, complétée par une chronologie comparée « Québec Canada français » / « Amérique du Nord et Europe occidentale » (p. 509-521), des index et une bibliographie très exhaustive (p. 523-623). La référence vaut aussi sur le plan théorique dans la mesure où *La Vie littéraire* constitue un rare exemple d'application, et par conséquent de mise à l'épreuve, des principes d'une histoire du champ (Alain VIALA). Les paramètres méthodologiques sont clairement posés : se réclamant de la sociologie du champ (BOURDIEU, DUBOIS), les auteurs circonscrivent comme objet « la constitution de la littérature québécoise » et s'attachent d'abord « [aux] conditions d'émergence et [au] cheminement par lequel la littérature acquiert son autonomie et sa légitimation, c'est-à-dire sa reconnaissance sociale » (Présentation, p. IX). On aurait donc mauvaise grâce de leur reprocher la part réservée aux textes eux-mêmes, rapidement analysés et peu cités, présents surtout à travers la réception qu'ils reçoivent. D'un tel choix découle, certes, une vision plus concrète, sociale, économique de la littérature, saisie en tant que pratique, terrain et enjeu de luttes, exempte de tout fétichisme. Néanmoins l'intention célébrante, la monumentalisation, peut-être inhérente à toute histoire littéraire, qui est à la fois travail de mémoire et de valorisation, n'est pas absente de l'ouvrage : elle fait retour pour se porter non plus sur les livres ou les écrivains, mais sur les mécanismes de l'activité littéraire et de la constitution de la littérature. En témoigne éloquentement l'ampleur d'un livre où 669 pages rendent compte d'une période de 24 ans sur laquelle les auteurs écrivent en conclusion que « [s]'il y a plus de littérature canadienne, il y en a encore peu » (p. 507).

Cette somme érudite augmente et précise la connaissance de l'époque. Ainsi se trouve confirmé le triomphe du discours ultramontain et de la conception moraliste de la littérature dont il fait la promotion. Mais, pour timides qu'ils soient encore, c'est bien du côté des milieux libéraux que se dessinent les signes d'une autonomisation du littéraire. Malgré la censure et l'autocensure, une poésie « hérocomique » s'écrit dans une totale irrévérence à l'égard des autorités et une avant-garde commence à s'organiser autour de ceux que Buies, oublieux de sa propre jeunesse, appelle les « jeunes barbares ». Cette période, que les auteurs, intitulant l'ouvrage « Je me souviens » – en référence à la devise nationale –, ont choisi de peindre dans des tons passésistes, se distingue parfois difficilement de la précédente ; la conclusion insiste d'ailleurs sur la continuité perceptible à différents niveaux. Ces années sont donc celles d'une transition – l'École littéraire de Montréal sera fondée en 1895 – qui, figure obligée de l'histoire littéraire, attend et prépare Dantin (p. 468) et Nelligan (p. 507). Les auteurs reprennent le plan en sept parties suivi dans les autres tomes. Dans cette disposition globalement efficace, l'essai pâtit cependant un peu de la distinction entre « La Prose d'idées » (chapitre 5), où il se trouve, et « Les textes de l'imagination et de la subjectivité » où il pourrait aussi s'inscrire.

C'est sans doute le traitement du « personnel » de la littérature (auteurs, animateurs) qui rend particulièrement vivant le milieu que cerne l'ouvrage ; c'est

non seulement le cas du chapitre 3, « Les agents littéraires », qui lui est explicitement consacré, mais aussi de l'ensemble du volume et en particulier de l'iconographie qui fait une assez large place aux photographies d'écrivains. Comme dans les tomes précédents, un échantillon de cent acteurs littéraires, présenté dans un tableau qui synthétise leurs lieu et milieu d'origine, leur formation, leur profession et leur contribution à la vie littéraire (p. 76-108), permet aux auteurs de contourner l'écueil de « la galerie de portraits », typique des histoires littéraires, tout en intégrant la dimension des personnes dans le fait littéraire. Deux autres tableaux augmentent cette section : celui des contributeurs étrangers, inclus comme dans les volumes précédents, « Principaux acteurs dans les échanges culturels avec l'Europe francophone », ainsi qu'un échantillon de seize femmes « actives dans la vie littéraire ». C'est d'ailleurs l'un des mérites de l'ouvrage que de montrer, sans pour autant surévaluer leurs productions, l'entrée des femmes dans le champ littéraire et la « normalisation » de leur statut d'auteurs, notamment grâce à la fortune de la chronique dans les journaux et revues. Passent ainsi quelques inconnus ou moins connus, qu'on retrouvera plus loin au hasard d'une polémique, ou auteur d'un de ces recueils de « Mélanges » que l'époque appréciait. Parmi ces figures esquissées, se dessinent celles, plus appuyées, de trois écrivains dont les carrières constituent des « trajectoires exemplaires », l'abbé Casgrain, Louis Fréchette et Laure Conan. Fondée sur les principes de la sociologie du champ littéraire, et à l'encontre du mythe de l'artiste désintéressé, l'analyse de ces trajectoires éclaire les stratégies par lesquelles Casgrain et Fréchette surtout, conquièrent de haute lutte et préservent leur place dans le champ. Quel que soit le bien-fondé de ce parti pris théorique, les autres dimensions de la carrière d'écrivain se trouvent quelque peu émuées : ainsi on regrette que ne soit pas davantage marquée chez Fréchette cette projection de soi dans le personnage de l'écrivain, cette posture hugolienne que ses contemporains (et plus tard un Berthelot Brunet) ne manqueront pas de railler, et d'où découle justement son empressement à republier ses articles en volume, à s'associer par ses hommages en vers à tout ce qui se passe d'important autour de lui, à « monnay[er] la moindre apparition publique » (p. 131). Un Casgrain manipulateur, habile à pénétrer les réseaux, français notamment, à s'imposer comme interlocuteur obligé, autoritaire, n'hésitant ni à publier les lettres confidentielles de Crémazie ni à corriger les textes qu'il réédite, émerge de ces pages. Il sera l'un des premiers et très rares littérateurs d'ici à vivre de sa plume et incarne, avec Fréchette et Laure Conan, un premier modèle d'« écrivain de carrière » (p. 125). On notera, à cet égard, le rôle déterminant que les auteurs de l'ouvrage attribuent à l'argent dans les carrières littéraires, sous-estimant peut-être ici sa valeur métonymique, car s'il n'est pas contestable que les écrivains sont sujets, comme les autres, à l'appât du gain et que, mieux que d'autres, ils nient et refoulent cet aspect de leur travail, il semble tout aussi évident que le capital visé est, même à travers l'argent, d'ordre symbolique.

Sur le statut de l'écrivain, ce volume ouvre aux chercheurs plusieurs pistes de réflexion. Ainsi en quoi les conditions matérielles, les métiers exercés par les auteurs influencent-ils, sur la longue durée, la dynamique du champ ? De ce point de vue, l'ouvrage montre bien, parmi les effets du déménagement à Ottawa de la capitale, le débouché que représente désormais la fonction publique pour des auteurs qui

devront cependant ménager le parti qui leur a fourni un emploi. Si le devoir de réserve et d'obéissance est plus impérieux encore pour les auteurs ecclésiastiques, qu'en est-il des nombreux auteurs juristes ? Plus largement, quel rapport l'écriture entretient-elle avec le pouvoir ? À une telle question se rapporte notamment la conception « pragmatique » (p. 440), presque pédagogique de la littérature. L'importance de la presse comme lieu de production et de réception des textes littéraires, mais aussi comme mode de légitimation des auteurs gagnerait aussi à être approfondie. À cet égard, la section « Le statut social de l'écrivain » est particulièrement intéressante quoique trop brève : l'emploi indifférencié des termes « journaliste » ou « écrivain » que décrivent les auteurs signale bien et l'étroitesse du lien et son ambiguïté. Là se trouvent peut-être certaines des raisons de la structuration particulière du champ littéraire québécois, dans lequel la constitution d'un champ restreint nettement séparé d'un champ élargi ne se produit ni au même rythme ni avec la même netteté que dans les littératures européennes. Dans ces conditions, que signifie, en 1894, « une réputation d'écrivain » (p. 133) comme celle que poursuit Félicité Angers, se disant – mais faut-il la croire ? – « plus poussée par la nécessité que par le goût » (p. 131) ?

L'impact de la littérature française sur la constitution de la littérature québécoise est un autre aspect de la période que l'ouvrage vient éclairer, et les auteurs font du développement des réseaux franco-canadiens et de la réception française de la littérature canadienne des phénomènes caractéristiques des années qu'ils étudient. De ce point de vue, les comptes rendus flatteurs et autres prix Montyon sont mis en perspective, replacés dans un « discours de la redécouverte émue » (p. 474), idéologiquement intéressé, notamment dans le contexte de la défaite de 1870. L'ouvrage rappelle utilement que le « transfert de capital » que tentent les auteurs canadiens qui souhaitent bénéficier au Québec de la reconnaissance acquise en France, s'opère auprès des milieux conservateurs voire ultra-conservateurs, les Canadiens s'adressant « [à] l'Académie française et [aux] salons mondains, plutôt qu'[aux] maîtres du champ restreint » (p. 505). Par ailleurs, du repérage de l'intertexte, on retiendra, parallèlement aux écrivains français attendus, des aspects moins connus comme la récupération quasi nationale du poète américain Longfellow, auteur de la célèbre *Évangéline*.

Malgré les questions qu'il laisse en suspens, le volume IV de *La Vie littéraire au Québec* atteint les objectifs qu'il s'était fixés : sur plusieurs points, la vulgate historiographique se trouve corrigée, et, sur le fonds d'une impressionnante documentation, la période apparaît sans que soient gommés ses contradictions et ses tiraillements ni simplifiés les enjeux qui la définissent.

Élisabeth NARDOUT-LAFARGE

*Département des études françaises,
Université de Montréal.*
